

Rina Lasnier est elle aussi un poète qui regarde la croix

Robert Marteau

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

Rina Lasnier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marteau, R. (1998). Rina Lasnier est elle aussi un poète qui regarde la croix. *Liberté*, 40(3), 24–33.

ROBERT MARTEAU

**RINA LASNIER EST ELLE AUSSI
UN POÈTE QUI REGARDE LA CROIX**

C'est un dimanche. Entre les bourgeons et les nuages, le temps suspendu. Et moi-même, je reste en suspens dans ma lecture. Je revois sa figure, et sur elle, comme en surimpression, le poème que je lis, qui m'arrête,

*Christ, descends plus bas loin de ta sainteté
convertis-toi à mon orgueil de te ressembler,*

suscite en moi le bond et me porte à la *Prose* de la fête du Sacré-Cœur de N. S. Jésus-Christ qui est récitée en chantant le deuxième dimanche de juillet, fête, est-il dit, qui «a pour objet spécial de fixer notre reconnaissance sur l'amour dont Jésus-Christ a daigné nous prévenir, et de proposer à nos adorations le Cœur sacré d'où les bienfaits les plus signalés se sont répandus sur nous. Approuvée par l'Église, qui ne peut se tromper dans l'objet de ses fêtes, autorisée par les miracles les plus éclatants et les plus authentiques, la fête du Sacré-Cœur est devenue chère à tous les chrétiens»; *prose* qui, je m'en aperçois, va donner notre octosyllabe, du *Roman de la Rose*, entre autres œuvres, et qui chante ainsi:

Fas sit, Christe, mysteria

Amoris tui pandere:

Fas sit alta sacraria

Cordis tui detegere.

(Pussions-nous, ô Christ, déployer
Les mystères de votre amour :
Pussions-nous atteindre aux secrets
Sanctuaires de votre cœur.)

Hic puræ mentes hauriunt

Æternæ fontes gratiæ;

Absconditos reperiunt

Thesauros sapientiæ.

(Là les âmes pures puisent
Les eaux de la grâce éternelle ;
Elles y découvrent cachés
Les saints trésors de la sagesse.)

Templum in penetralibus

Sibimet Numen consecrat,

In quo votis perennibus

Parentem Natus obsecrat.

(C'est en ces profondeurs que Dieu
Consacre à lui-même son temple,
Et que par ses vœux pérennes
L'enfant conjure le Père.)

Ardet altari medio

Agnus repletus gratiâ;

Hic amoris incendio

Litatur jugis hostia.

(Il brûle au milieu de l'autel
L'Agneau qui est tout plein de grâce ;
Et dans la flamme de l'amour
Vive la victime est offerte.)

Agnus-Ignis. L'Agneau n'est pas consumé par un feu étranger, mais par le feu qu'il est, le feu d'amour, dont la croix est le lieu en tant que crucible qui par le bois produit et recueille l'étincelle, croix qui est elle-même plantée sur le crâne d'Adam (le Rouge). *L'homme de feu* dont Rina Lasnier écrit :

*Adam a touché Dieu par le sang
Il a défié Dieu comme un parent
Voici son crâne en germe sous la croix
Voici l'étincelle promise au bois.*

(Mémoire sans jours)

C'est par le feu qu'Adam aurait été parent de Dieu, et c'est par le péché et par la chute consécutive que le feu se serait changé en sang; et consécutivement le feu de la croix, c'est-à-dire de l'arbre né du crâne d'Adam, se verra changé en sang sur le bois pour amorcer le processus de rachat. D'un ahan, Rina Lasnier s'arrache cela de la mémoire, l'âme attelée au corps, les mots issus du Verbe se déposant en lignes selon la saccade du cœur et du souffle: *Voici le choc / dur / sur la tête* (8 syllabes) *Et dans l'enture l'arbre nouveau* (9) *Et le vin nouveau pour cette outre vieille* (10) *Voici les pieds du Roi sur son escabeau* (11). Elle n'a pas le temps de compter sur ses doigts: elle a, croirait-on, besoin de la boiterie: celle du marcheur selon les cahots de la route, celle de Jacob après sa lutte avec l'Ange. Le vers de Rina Lasnier se constitue d'après le passage éphémère de l'illumination, de la perte, de la peine, de la joie, de la longueur d'ondes: à

Voici le choc dur sur la tête

dans «L'homme de feu» on entend succéder

*Ô Jean! debout dans le tonnerre de Pathmos
Tu lis entre les grilles du temps et des éclairs,*

où chaque syllabe compte pour que se fasse l'alexandrin qui lui-même se verse en verset, en profération adressée au prophète, laquelle m'amène, ou me ramène, à « La malemer » en remontant le cours du livre (*Mémoire sans jours*) que j'ai sous les yeux, où j'écoute le versement et le renversement des lames :

*Je descendrai jusqu'à la malemer où la nuit jouxte la nuit —
jusqu'au creuset où la mer forme elle-même son malheur
(...)*

et c'est comme lorsque Prospero dit à Miranda dans un des plus merveilleux vers de Shakespeare (me semble-t-il)

Sit still, and hear the last of our sea-sorrow
(Entends l'ultime coup de nos malheurs marins).
(*The Tempest*, I, 2, 170)

Tout le poème est un rebrassement, et on y voit en effet chaque verset se rompre à son crêt puis s'écrouler pour reformer, de l'auge, celui qui s'en vient :

*amoureuse livrée au vertige des cataractes et des lentes
noces au lit des fleuves — fidèle à la seule alliance
zodiacale comme à ta hauteur originelle ;
(...)*

*à l'envers des nuages, nous avons vu tes métamorphoses —
et ton sommeil de cristal, ô momie couchée sur les pôles ;*

*eau ascensionnelle — j'ai entendu la rumeur de ton mensonge
redescendre dans l'oreille étroite de la conque ;*

Mémoire totale immédiatement abolie, immédiatement recommencée : à travers notre cécité, nous la reconnaissons, car, obscurément, nous la savons être notre lieu de naissance, comme elle l'est de l'étoile, *maris stella* : d'où

cette chute du poème qui est élévation sur le mystère :

*cécité sacrée d'une charge de lumière — ouvre tes yeux
sur les cavernes de ta nuit,*

*ni le soleil ni le vent n'ordonnent la terre — mais la
rosée née de la précarité,*

*ni la lumière ni l'opacité n'ordonnent la mer — mais la
perle née de l'antagonisme des eaux,*

*maria, nom pluriel des eaux — usage dense du sein et
nativité du feu.*

Sous un souffle repris au vent les vagues drossées redisent à la mémoire, par le frai des mots, la fable multiple: la celtique du roi de la mer, la grecque d'Aphrodite, qui viennent se résoudre en *Marie*, vase intact où les eaux mères se trouvent fécondées et sanctifiées par l'Esprit saint pour la nativité du feu. C'est dire que chez Rina Lasnier les grands mythes qui ont habité l'homme méditerranéen et océanique toujours manifestent leur présence et nourrissent le présent qu'elle-même, en tant que poète, réalise musicalement. C'est pourquoi nous la trouvons à l'aise encore et aussi bien en Haïti, à l'écoute, toujours liée à l'œuf du monde par la *religion*, qui est, comme on l'a fait remarquer, l'inverse ou le contraire de la *négligence*. On se sent vite immergé en son poème comme on la perçoit *livrée* à ce flux qui la touche, la gagne, l'ébranle, l'envahit, mais qu'elle, magiquement, convertit en musique: musique forte, sauvage, souvent de *selva selvaggia*, car elle est et se veut de Nouvelle-France, dont elle récolte le langage pour la nouvelle semence — dans la communion des saints:

*Saints et saintes de Nouvelle-France,
Ôtez-nous l'attrait des endurance veules,*

*Donnez-nous le revif des terres neuves,
Rechargés de vos amoureuses outrances,
Nos corsaires de Christ sur tous les fleuves...*

(Mémoire sans jours)

J'entends sonner quelque chose de la sagesse aventureuse que porte la prose de Champlain; et quelque chose des *Relations* des «longues robes» au cours de leur aventure parmi les peuples de la forêt, des lacs, fleuves et rivières. Je crois qu'elle a eu le goût du voyage, ainsi qu'en témoigneraient ses poèmes haïtiens et son «Chant berbère» qui sertissent ses *feuilles de saints*, pour parler comme Claudel. C'est qu'elle est une âme vouée à la découverte, toujours en quête de voyance, ce qui fait que sa poésie se présente comme les traces marquées sur la terre par quelqu'un qui de son pas ouvre le chemin. Le pas, le sang, la parole, la prière, battent ou lustrent ses brisées. La nature, telle que l'esprit la reçoit par les sens, toujours est un présent sans cesse renouvelé par quoi se fait la ligature entre ciel et terre en même temps que se *délie* par la contemplation la contrainte dans laquelle nous sommes tenus. N'est-ce pas selon cette voie qu'elle écrit de la Vierge?

*Elle parle avec le silence comme la neige
Elle parle avec le feu comme le vent
Elle n'a pas scandalisé l'animal
Ni rayé ses yeux par le saut du chevreuil
(...)*

*Elle est assise au centre de son été
Sans savoir que son front est un mémorial
Et ses cheveux le frai gonflé des fleurs.
Parfois elle dort dans ses colliers de noce
Sans savoir encore que l'époux est un sacerdoce;
C'est elle le ralliement de la corne de David
Mais elle garde son souffle sur ses mains.*

(Mémoire sans jours)

Délier, c'est l'acte constant de l'esprit dans la traversée de l'existence; c'est dénouer le nœud gordien, celui de l'angoisse, dont le fil n'a ni tenants ni aboutissants.

Tout est trop loin du cœur, sauf de souffrir;

Tout est trop loin de l'âme, sauf de faillir;

(...)

*J'ai entendu l'agnelle égorgée, mais son cri n'assèche
point le pré.*

Nulle vision n'oriente le pasteur, mais la cécité du sang.

Je n'ai pas voulu du deuil facile des violettes

*(«Angoisse» dans *Présence de l'absence*)*

Est-ce là une adresse à Francis Jammes, qu'elle a dû pratiquer? Elle semble signifier, en tout cas, qu'elle ne s'attardera pas à l'élégie mais poursuivra selon l'âpre parole hébraïque et selon le rythme épique des Hellènes.

Vienne le van de la mort qui délivre dans l'air

Toute chair remuée de vent, étincelle de poussière!

Tout est trop plein de la mort, sauf naître.

(«Angoisse»)

Il est remarquable que jamais elle ne s'attarde et se complaît, qu'elle va selon le rythme sans se retourner, et que le rythme se saisit des sons pour que se poursuive l'ahan: d'où l'afflux parfois d'adjectifs et de métaphores. Il n'y a pas, chez Rina Lasnier, de système, de méthode, ni volonté d'élaborer un art poétique. Comme on dit: elle prend le vent, d'où qu'il souffle et quelque force qu'il ait, parce que, souffle parmi les feuilles il est figure de l'esprit parmi nous. Exemple, d'une part:

Si ton propre souffle te quittait, je recueillerais

pour toi celui des morts dérisoires;

*(«Présence de l'absence» dans
Présence de l'absence)*

d'autre part:

chaque feuille serait note de pluie, hymne de vent
 («Jungle de feuilles» dans
Présence de l'absence)

Il est non moins remarquable que rien chez Rina Lasnier ne vient en écriture qui ne soit de quelque façon passé par la nature, et rien n'est dans la nature qui n'ait affaire avec l'esprit. Aussi, est-ce de l'attention portée aux règnes divers de ce monde et de sa lecture dans la lumière spirituelle que sa poésie prendra forme musicale, en prise directe, dirons-nous, associant toutefois sa spontanéité à l'exercice du métier. Évoquant Marie au pied de la croix, elle dira :

L'Esprit ne se souvient plus de ce Rosier
qui terminait l'hiver ;
 («La désolée», *Mémoire sans jours*)

et dans le bestiaire du Richelieu elle reconnaîtra les signes de l'esprit, reconnaissables d'ailleurs et seulement par la grâce de l'esprit, disant, par exemple, de la couleuvre brune :

Cette solitaire des murs levés et croulés,
cette pacifique à l'œil ouvert mais voilé
a revêtu l'humble bure terrienne
depuis l'amitié infailible et franciscaine ;

des anguilles du Richelieu :

Celles qui ne touchent point à la terre
Parce qu'elle est ravinée de tombeaux,
Celles qui ne montent point à l'arbre haut

Car il est anathème à la vipère ;

(...)

*Les anguilles puissantes sur leurs reins
Sont de la race du serpent d'airain.*

Nées de la toison chaude des sargasses

Les civelles claires comme le verre

Croissent en filles fortes et sagaces,

(...)

Elles ont au flanc l'huile de l'onction

(Mémoire sans jours)

du chardonneret :

D'autres oiseaux ont pris la dîme du grain

L'homme a pris à même la croûte du champ

Le miel et la mie de son pain blanc

— Le froment et l'odeur passeront l'hiver —

Il me reste les arrhes vides du printemps

Ce champ tonsuré par la faux du vent

Cette table rase et jeûner par la neige

Et j'aurai pour chanter les restes du semeur

La morsure du chardon et son fiel griffeur

(Mémoire sans jours)

Très exactement je revois la grange aux dîmes près de laquelle avait vécu Hélinand de Froidmont, y écrivant ses *Vers de la mort*, Froidmont, moine, et l'un de nos premiers poètes, dont Paul Martin-Dubost, l'auteur de *Ganesh*, m'avait apporté le livre, que devait aussitôt emporter Gaston Miron qui rentrait à Montréal, souvenir soudain qui m'éclaire sur les racines profondes de l'œuvre de Rina Lasnier, sur les tournures de sa langue, les tours et les articulations de son langage. C'est comme si chez elle se conjoignaient la forte voûte romane, la simplicité

cistercienne, la floraison gothique, à la découverte de ce qu'on nommera d'abord la Nouvelle-France, l'arc atlantique en salant la conjonction. On le voit, on l'entend : du plus ancien poème qui passe par l'arbre vert où le Christ, Fils depuis toujours engendré, est suspendu, elle s'emploie à faire émerger son chant, que les temps et les intempéries sérèment ou déchirent.